

L'oeil de verre

Louise Dandeneau

Volume 23, numéro 1-2, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017263ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017263ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dandeneau, L. (2011). L'oeil de verre. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 23(1-2), 127–132. <https://doi.org/10.7202/1017263ar>

L'œil de verre

Ma mère était déjà vieille à ma naissance. Elle se trouvait souvent alitée, affaiblie depuis cet accouchement tardif et ardu. Ma sœur, mon aînée de neuf ans, a dû croire qu'elle serait enfant unique toute sa vie. J'imagine, sans m'en offusquer, sa jalousie à l'arrivée de ce petit garçon chétif qui a vidé sa mère de toute son énergie. Ma sœur m'a toujours rejeté pour cette raison. Je l'ai détestée aussi. Mon père, un homme réservé et étrange, n'aidait jamais ma mère. Il ne faut pas lui en vouloir, c'est sa génération qui a fait ça.

L'œil de verre de mon père me plongeait toujours dans un effroi innommable, surtout quand il se lançait dans une de ses colères. Son œil, le bon, devenait sombre et hargneux, dardant des rais de fureur, tandis que l'œil de verre demeurait glacial et sans vie. Je faisais tout mon possible pour ne pas fâcher mon père.

La moindre chose pouvait déclencher sa colère. On parlait trop à la table, on riait trop fort, nos résultats scolaires n'étaient pas assez bons. Je me souviens de la fois où j'ai annoncé que je voulais jouer de la trompette dans le concert de Noël à l'école. Il trouvait la musique efféminée. J'ai voulu vanter les mérites de la trompette, laissant l'enthousiasme m'emporter tandis que ma mère esquissait un sourire fade. Le poing lourd de mon père est tombé bruyamment sur la table et a fait sauter les verres et tinter les fourchettes. Je me suis tu. Il a fait la loi: son fils ne serait pas musicien, un point c'est tout. Pas de trompette, pas de concert. Plus tard, quand j'ai voulu peindre, je n'en ai pas soufflé mot à la table. Ma mère m'a offert les pinceaux, la peinture et le papier, et je faisais mon art en cachette.

À l'adolescence, j'étais comme les autres, je me suis révolté contre les traditions et les mœurs de mes parents. Comme bien des jeunes de mon âge, je me suis mis à boire pour fuir la dérision de mon père. Plus je buvais, plus ma mère devenait malade, plus ma sœur m'en voulait, et plus mon père

se fâchait et me dénigrait. Et l'œil de verre me tourmentait et me suivait jusque dans mon ivresse.

Couché sur le dos dans mon lit, le plafond faisait des cercles concentriques et, au centre de ceux-ci, l'œil de verre qui ne clignait jamais me scrutait. Mais je ne pouvais pas fermer les yeux non plus pour me débarrasser de l'image horrifiante, car tout tournait encore plus vite, ça bourdonnait très fort dans ma tête. Oh, ma tête, j'aurais mal le lendemain...

Une fois, j'ai entendu ma mère raconter à sa sœur l'accident qui a tué l'œil de mon père. Mon grand-père avait été un homme dur, il avait souvent battu son fils. Un jour, les deux travaillaient dans l'atelier de mon grand-père, et mon père avait maladroitement renversé un récipient de peinture. Son père l'avait traité d'imbécile et de vaurien, et mon père, qui avait alors dix-huit ans, s'est rué sur lui, les bras tendus, les mains ouvertes prêtes à serrer le cou de cet homme intransigeant. Son père a happé à l'aveuglette un objet quelconque pour se défendre. C'était un bocal d'acide qu'il a lancé à la figure de son fils. L'acide a atteint l'œil gauche de mon père. La peau autour de l'œil s'était cicatrisée avec le temps, mais l'œil ne valait plus rien. Mon père n'était déjà pas très beau, mais le voilà devenu borgne en plus.

Je peins pour vivre dans un espace serein et sauf. En campagne, en face du lac, il peut faire excessivement froid l'hiver. J'ai fait construire sur ma maison un solarium. J'y peins toute l'année. La rive immaculée et gelée est en paix, et les arbres dépouillés tendent leurs branches minces vers le ciel bleu vif. Il fait moins 32 degrés, le ciel me séduit mais ne me trompe pas: il dénonce un froid crispé. Le soleil plombe sur la surface verglacée du lac immense et... Je sors mes pinceaux, je ne résiste plus. Je suis incapable de contempler cette scène sans vouloir la capter sur une toile. Alors je m'exécute. La solitude hivernale, le froid inhumain me revigorent.

Une voiture passe lentement devant la maison, fait crisser la neige sous son poids. Elle s'arrête presque, je ne vois pas le conducteur, ou la conductrice. Mon cœur fait une culbute. Serait-ce ma sœur? Elle me cherche depuis quelques semaines, j'ai réussi à l'éluder toutes ces années, jusqu'à ce qu'elle trouve Romain, mon ami d'enfance, et qu'elle le convainque au moins

de me faire savoir qu'elle a une nouvelle à me communiquer. La voiture avance laissant des sillons profonds dans la neige. Je ne crois pas que ce soit ma sœur et je ne suis pas sûr que je la reconnaîtrais de toute façon.

J'ai quitté la ville pour m'installer à la campagne où les plaines infinies me chuchotent à chaque jour. C'est ici que j'ai appris à peindre, à aimer, à être tranquille. Je suis parti à l'âge de 17 ans, sans le sou, comme la majorité des fugueurs. Je ne sais pas combien de temps ils ont attendu avant de commencer à me chercher. Avant d'arrêter de me chercher. Je voulais qu'ils me cherchent et je voulais qu'ils m'abandonnent.

Mon père m'a frappé une seule fois.

Je rentre de l'école un après-midi avec Romain, mon ami proche depuis la maternelle. Nous marchons, l'un près de l'autre, comme nous le faisons depuis l'âge de cinq ans. Nos mains se frôlent, elles restent là un peu trop longtemps. Mon père est à la maison malade ce jour-là et nous voit nous approcher de la maison. Alors que nous approchons du seuil, il nous ouvre la porte, l'œil haineux, l'orbite de verre froide et imperturbable. J'ai peur, et Romain se fige.

Mon père n'a qu'à tourner l'œil vers mon ami pour que celui-ci déguerpisse. Après la disparition de Romain, il marmonne quelque chose, une espèce d'accusation dont je ne comprends que le ton. Mais l'œil de verre me lance les pires reproches qui m'atteignent droit au ventre. Des reproches que je ne comprends pas.

Je suis tellement pris au dépourvu que je ne pose même pas la question la plus évidente: Qu'est-ce que j'ai fait? Mon père vomit alors un chapelet de bêtises, m'attrape par le col et me traîne à l'intérieur de la maison. Ma sœur, à vingt-six ans, habite toujours à la maison en attendant son prince charmant. Elle regarde la télé dans le salon et ne semble pas très curieuse de savoir ce qui se trame. Ma mère est sans doute couchée. Je suis seul avec cet animal enragé qui me pousse vers ma chambre, ferme la porte et me gifle deux fois. La force de ses coups m'assomme presque, je tombe sur le lit.

– Fife! Je t'ai vu tenir sa main!

Mais je ne tenais pas la main de Romain, j'en suis sûr, je l'ai à peine effleurée! Mais les mots ne sortent pas. Mon père m'ordonne de demeurer dans ma chambre jusqu'au lendemain matin, il ne veut pas voir ma sale tête à la table du souper. Il sort de ma chambre en trombe. Quand mes oreilles cessent de retentir, j'entends les sanglots de ma mère.

Lorsque le silence reprend sa place, je sors mes pinceaux et du papier. Je brosse et je brosse de grands coups impulsifs. Les poils s'aplatissent contre le papier et en balaient la surface dans un mouvement chaotique. Noir, jaune, rouge, je crache toutes les couleurs sur cet homme répugnant.

La nuit est longue. Ma faim grandissante cède à une colère secrète qui ne tardera pas à éclater. J'en ai marre de cet homme cruel à l'œil antipathique. Je vide mes pots de peinture sur je ne sais combien de dizaines de feuilles. La frénésie dure des heures et pendant tout ce temps, je ne me demande pas une seule fois ce que pourrait éprouver mon père sachant que je m'épanche grâce aux beaux pinceaux que ma mère, sa femme, m'a donnés. Je suis tout à coup ébloui par ce que je viens de produire et ce que je viens de réaliser.

À dix-sept ans, je vais partir.

Le lendemain matin, je prépare un balluchon. Au moment de sortir de ma chambre, je croise ma mère. Ses yeux bouffis et ses traits tirés attestent de sa nuit troublée. Nos regards disent tout. Nous restons tous les deux immobiles. Je crois voir sa main commencer à dessiner un arc, imperceptiblement, mais mon père passe à ce moment précis et fait avorter le geste de ma mère. Il me vrille d'un regard sans merci.

– Qu'est-ce que j'ai fait? finis-je par hurler, écoeuré.

Ma sœur se lève pour venir voir ce qui se passe. Elle tente en vain de réprimer un bâillement.

Mon père demeure muet mais ne détourne pas le regard. Le bon œil est laiteux, l'œil de verre reflète son mépris.

– Si t'as envie de fourrer ton ami, sacre le camp, siffle-t-il entre ses dents.

Les yeux de ma sœur s'écarquillent, les coins de sa bouche montent légèrement. Elle semble prendre un plaisir malicieux au drame.

Je veux crier à mon père que c'est peut-être lui qui a envie de fourrer les gars, mais je me cloue le bec parce que ma mère se met à pleurer à chaudes larmes. Ma sœur rit nerveusement.

Mon père me prend par les épaules et commence à me secouer, ma mère lâche un cri dément, alors il me libère. Son œil de verre luit d'une façon sinistre. Mon cœur bat à tout rompre, je suis étourdi, sans doute affaibli par la faim, la nausée monte... Les pleurs de ma mère s'évanouissent, le rire de ma sœur s'éteint... Je m'affaisse sur le sol.

Quand je reprends conscience, mon père est parti au travail, ma sœur chez une amie. Ma mère passe un linge humide sur mon visage. J'ai un accès de pitié et j'hésite entre le besoin de partir et le désir de me blottir dans les bras de ma mère. Puis je me décide.

– Maman, je ne peux pas rester ici, je murmure.

Elle hoche la tête pour toute réponse. Je me lève lentement, je prends mon balluchon. Je demeure debout longtemps, le dos à ma mère. Devrais-je l'étreindre avant de partir ou tout simplement franchir le seuil ? Elle ne flanche pas, mais je sens qu'elle voudrait m'embrasser...

J'ai quitté la maison un matin d'automne.

Quand Romain m'a téléphoné il y a quelques semaines pour me dire que ma sœur me cherchait, je savais qu'un de mes parents était mourant. Je n'ai pas rappelé ma sœur. Si je laissais les choses comme ça assez longtemps, mon père ou ma mère mourrait, les funérailles auraient lieu et je continuerais ma vie tranquille, comme si rien n'avait changé.

Romain m'a appelé pour me dire que ma sœur lui a finalement révélé que ma mère était morte. J'ai raccroché le téléphone.

J'ai longtemps admiré le paysage surgelé qui s'étendait devant moi. Le soleil s'est couché, mon solarium était plongé dans la pénombre. Entouré de mes toiles, certaines vierges, d'autres amoureusement peintes, je sentais ma solitude

profonde mais gratifiante. Ma mère était morte. Je ne l'avais pas vue depuis presque quarante ans, je ne connaissais plus sa voix, je n'entendais plus ses pleurs. Je ne haïssais plus ma sœur qui m'en voulait de naître, elle m'était devenue indifférente. Même l'œil de verre de mon père s'est terni avec le temps.

Louise Dandeneau